

Expérience de travail et sexe comme critères migratoires : le cas des immigrantes canadiennes-françaises à Lowell (Massachusetts) au début du XX^e siècle

Yukari Takai

Number 11, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005176ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005176ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Takai, Y. (2001). Expérience de travail et sexe comme critères migratoires : le cas des immigrantes canadiennes-françaises à Lowell (Massachusetts) au début du XX^e siècle. *Francophonies d'Amérique*, (11), 183–193.
<https://doi.org/10.7202/1005176ar>

EXPÉRIENCE DE TRAVAIL
ET SEXE COMME CRITÈRES MIGRATOIRES :
LE CAS DES IMMIGRANTES CANADIENNES-FRANÇAISES
À LOWELL (MASSACHUSETTS) AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

Yukari Takai¹

Université internationale de Sapporo (Japon)

Depuis plus de deux décennies, la famille constitue l'un des domaines privilégiés d'analyse en histoire de l'immigration des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre. Des chercheurs ont montré que la famille était à la fois une unité de migration et une source de renseignements sur les destinations aux États-Unis. Dans l'historiographie déjà volumineuse portant sur ce peuple à la mobilité extraordinaire, comme sur l'histoire de l'immigration en général, le processus de l'insertion et de l'établissement, c'est-à-dire la période suivant l'arrivée des migrants aux États-Unis, constitue le sujet d'un nombre important d'études. Par contre, les historiens ne se sont guère intéressés de manière systématique à l'examen des modes complexes de migration dans le processus qui liait la société d'origine des migrants et la société d'accueil. Parmi ces travaux, mentionnons l'étude pionnière menée par Ralph Vicero ainsi que les analyses de James P. Allen et, plus récemment, celles d'Yves Frenette et de Bruno Ramirez. La plupart de ces études ne vont pas au-delà de la fin du XIX^e siècle. L'ouvrage de Bruno Ramirez et Yves Otis mis à part, aucune recherche n'a encore examiné systématiquement le processus de migration au cours des années 1900 à 1920, période pendant laquelle la migration canadienne-française a subi une transformation radicale. De plus, même s'ils ont fait preuve d'imagination dans l'utilisation des sources disponibles, ces deux derniers chercheurs n'accordent guère d'attention à la problématique homme-femme (*gender relations*), un concept d'analyse qui est de plus en plus pris en considération dans l'étude des migrations trans-Atlantique et trans-Pacifique.

La présente recherche s'inscrit dans un effort visant à combler cette lacune dans nos connaissances sur l'histoire de l'immigration canadienne-française. Pour ce faire, nous analysons de près les immigrants canadiens-français à Lowell (Massachusetts) de 1900 à 1920. Plus précisément, notre étude vise à examiner de quelle manière et à quel degré les immigrantes canadiennes-françaises ont vécu les changements structurels pendant les deux premières décennies du XX^e siècle. Elle tente aussi de montrer comment le sexe des immigrants a influé sur leur adaptation. Ces analyses mènent à une question centrale: de quelle façon les immigrantes canadiennes-françaises ont-elles

modifié ou conservé leur rôle au sein du ménage pendant le processus de migration ? Autrement dit, comment ont-elles vécu leur expérience migratoire et, en contrepartie, qu'ont fait leurs homologues masculins ? Pour répondre à cette question, la présente étude met en relief les modes migratoires et les expériences de travail des immigrantes canadiennes-françaises en partance pour Lowell. L'analyse qui suit révèle un degré de rationalité dans un mouvement qui, autrement, apparaîtrait comme un assemblage chaotique de déplacements que des individus ont entrepris de façon arbitraire.

Avant de discuter de la question, il y a lieu de décrire brièvement le contexte historique de Lowell et de ses immigrants canadiens-français. Située à 40 kilomètres au nord-ouest de Boston, la ville de Lowell était l'un des centres importants de l'industrie du textile aux États-Unis. Depuis la création de la ville, la production du textile a toujours constitué le secteur principal de l'économie lowelloise. Les manufactures de textile — de coton surtout mais aussi de laine — ont recruté des travailleuses d'abord dans les communautés rurales environnantes, dans les années 1830 et 1840 ; elles ont ensuite embauché des immigrantes venues d'Irlande et, de plus en plus, du Canada pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle. Puis, les *new immigrants* de l'Europe de l'Est et du Sud sont arrivés en grand nombre au tournant du siècle et au début du XX^e siècle. Les Canadiens français représentaient le groupe le plus nombreux dans la ville et ils le sont restés pendant le dernier tiers du XIX^e siècle. Pendant les deux premières décennies du XX^e siècle, leur proportion parmi ceux qui sont nés à l'étranger et ceux ayant des parents nés à l'étranger s'est maintenue à plus du quart de la population (soit environ 24 000). À ce moment-là, la majorité des Canadiens français à Lowell étaient nés aux États-Unis, ce qui indique clairement que le flux migratoire du nord vers le sud déclinait et que la croissance de cette population était devenue plus dépendante de la croissance naturelle.

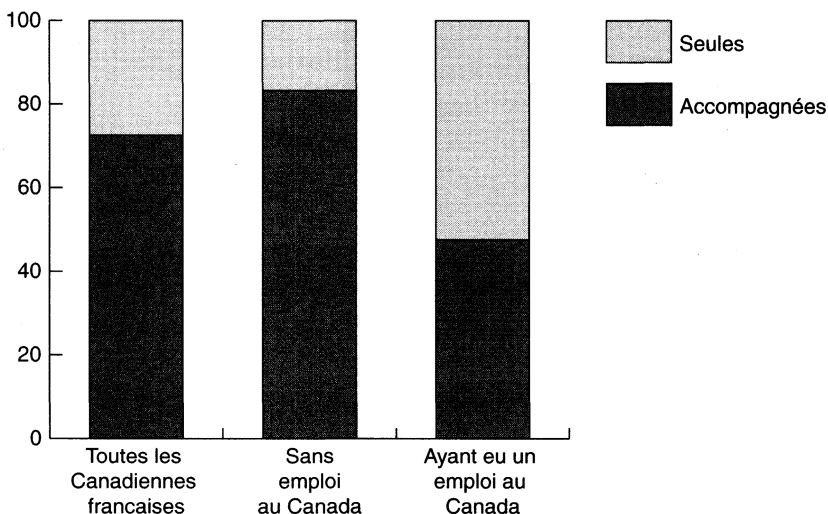
L'analyse qui suit est basée sur des données longitudinales tirées d'un échantillon que nous avons créé à partir de deux séries de sources nominatives : les listes manuscrites des recensements fédéraux américains et des fiches du *Soundex Index to the Border Entries* (que nous appellerons ci-après les *Border Entries*). De plus, cette étude utilise un rapport produit en 1908-1909 par la Commission de l'immigration des États-Unis, *Reports of the Immigration Commission : Immigrants in Industries*. Malgré les préjugés raciaux de cette commission, ce rapport, publié dans une collection qui comprend 41 volumes, reste une source remarquable pour l'étude de l'immigration au tournant du siècle. Le volume 10, par exemple, contient des renseignements détaillés sur des travailleurs canadiens-français de l'industrie du textile. En particulier, l'étude qu'on y fait de la communauté A est importante pour notre analyse ; en effet, des facteurs tels que la croissance de la population et le développement physique ainsi que la chronologie de l'arrivée des différents groupes d'immigrants portent grandement à croire que la ville A dont il est question dans ces rapports n'est nulle autre que Lowell.

Le processus de migration des Canadiens français

Les immigrantes ont-elles voyagé seules ou en famille? Joy Parr écrit que les émigrantes célibataires qui voyageaient seules n'étaient pas rares. C'était particulièrement le cas des travailleuses qualifiées, telles les émigrantes du Midland arrivées à Paris, en Ontario, au tournant du siècle. Les Canadiennes françaises à Lowell au début du xx^e siècle ont démontré des modes migratoires différents. La majorité (73 %) des immigrantes de notre échantillon sont arrivées à Lowell avec leur famille et une petite minorité a voyagé sans famille. La plupart des immigrantes qui voyageaient seules avaient eu une expérience de travail industriel au Canada. Comme l'indique la figure 1, parmi les Canadiennes françaises n'ayant pas eu de travail rémunéré au Canada, seulement 17 % (ou 8 individus) ont voyagé seules, alors qu'un peu plus de la moitié (11 individus) de celles ayant eu un travail rémunéré au Canada sont allées seules aux États-Unis. Inversement, parmi les premières, 80 % (40 individus) ont voyagé accompagnées alors qu'une petite moitié (10 individus) des autres ont été accompagnées.

Les exemples suivants tirés des recensements fédéraux des États-Unis illustrent l'expérience de deux immigrantes ayant eu un travail industriel ou un métier au Québec. Née à Saint-Wenceslas au Québec, Laura Archambault, 19 ans, travaillait comme opératrice dans une fabrique de bas de son village. En septembre 1909, elle partit seule pour Lowell. Quant à Anna Aubert,

Figure 1
Distribution des Canadiennes françaises à Lowell (1900-1920)
selon l'expérience de travail au Canada et le mode de voyage (%)



Source : *Border Entries to the U.S.A. (1900-1920)*.

couturière de 24 ans, elle quitta son village natal au Québec, en septembre 1912, pour retrouver sa sœur à Lowell dès son arrivée à destination. Ces deux cas portent à croire que le fait d'avoir eu un travail rémunéré au Canada peut avoir été, pour une immigrante canadienne-française, une raison d'entreprendre le voyage seule. L'expérience du travail industriel dans une manufacture de textile ou du métier de couturière constituait un avantage pour une immigrante dès son arrivée à Lowell; sans doute est-ce là une raison pour laquelle il était possible pour une jeune Canadienne française d'aller s'établir au sud de la frontière sans être accompagnée de membres de sa famille.

À quoi peut-on attribuer les différences dans les modes de migration entre les Canadiennes françaises à Lowell et les femmes du Midland à Paris, en Ontario? D'abord, l'agro-économie du Québec à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle demeurait largement une économie rurale de subsistance, l'agriculture commerciale y ayant encore peu d'ampleur. Alors qu'un grand nombre d'époux et de pères étaient des agriculteurs sans terre ou n'ayant qu'un petit lopin qui travaillaient souvent comme journaliers, plusieurs femmes dans ces milieux ruraux produisaient des fruits et des légumes et gardaient des animaux sur des terrains que possédait leur famille. Ainsi, les femmes continuaient à assurer la subsistance de leur famille tandis que quelques-unes parmi elles étaient salariées. De plus, les Canadiennes françaises se mariaient généralement tôt comparativement à leurs homologues suédoises et anglaises. Cela signifie qu'en comparaison avec les femmes immigrantes originaires d'Europe du Nord, peu de Canadiennes françaises quittaient leur paroisse d'origine sans être accompagnées d'hommes de leur famille. Nous pouvons conclure qu'en ce qui concerne le mouvement géographique des Canadiennes françaises, le type spécifique d'organisation de l'agriculture, d'une part, et la division du travail qui soutenait l'économie de subsistance basée sur la famille et l'agriculture commerciale, d'autre part, constituaient la base structurelle de l'autonomie restreinte des femmes et la rareté de la migration féminine indépendante.

Les mêmes conditions structurelles ont abouti à une prédominance des modes migratoires suivant lesquels les femmes ont rarement déclenché des projets migratoires pour leur famille. Contrairement au mode de migration en chaîne plutôt atypique que l'on observe à Paris (Ontario) et à Lawrence (Massachusetts) au début du XX^e siècle, selon lequel les hommes partaient aux États-Unis en dernier plutôt qu'en premier, «suivant à contrecœur l'initiative des femmes» (Parr, 1990, p. 26), le mode de migration des immigrants canadiens-français à Lowell était différent: ceux-ci trouvaient d'abord un travail avant d'aller chercher ou de faire venir les autres membres de leur famille. Le modèle prédominant qui se dégage des histoires orales est celui dans lequel le père et le fils partaient les premiers pour les États-Unis.

Les conditions économiques générales constituent un autre facteur qui contribuait au mode migratoire des femmes canadiennes-françaises. Lowell au début du XX^e siècle n'était plus une ville mono-industrielle. Même si l'industrie

du textile continuait à y prédominer, Lowell avait aussi diversifié ses activités. Ce changement dans les conditions du marché du travail a facilité, jusqu'à un certain point, la recherche d'emplois par les hommes et les femmes sur une échelle plus large, incluant les secteurs autres que l'industrie du textile. Mais ce qui a plus d'importance encore, c'est qu'en Nouvelle-Angleterre cette industrie se heurtait à une série de difficultés résultant de facteurs tels que la concurrence avec l'industrie du Sud des États-Unis, l'innovation technologique et l'introduction de lois interdisant le travail des enfants. En conséquence, le marché du travail à Lowell dépendait de plus en plus d'une main-d'œuvre comprenant un nombre croissant de femmes adultes ainsi que d'hommes appartenant aux groupes des *new immigrants*. Ces transformations socio-économiques ont sans doute signifié que les immigrantes canadiennes-françaises étaient « très utiles en raison de leur capacité de gagner des salaires tout de suite après leur arrivée dans la localité nouvelle », comme l'a observé Ardis Cameron à Lawrence (Massachusetts), communauté voisine de Lowell. En même temps, à cause de la réalité socio-économique de Lowell — des difficultés économiques dans l'industrie du textile et des possibilités d'emploi de plus en plus nombreuses dans les secteurs autres que l'industrie du textile —, il était plus logique pour ces femmes de voyager d'une localité à une autre si elles voulaient compter sur les salaires additionnels de leur famille. Immigrer en famille signifiait aussi pour ces femmes qu'elles continuaient d'assumer le rôle de fournisseur de travail non rémunéré au foyer, en plus d'avoir une part grandissante dans le travail rémunéré dans une autre ville des États-Unis.

Une analyse plus fine permet de voir que le sexe de la personne contact à destination jouait un rôle clef dans la migration des Canadiens français à Lowell. D'après les *Border Entries*, une majorité absolue de personnes contacts pour les immigrants canadiens-français à destination de Lowell étaient des membres de leur famille. La plupart des personnes contacts étaient des hommes tels que des pères et des fils; par contre, une petite minorité étaient des femmes, ce qui indique que, contrairement aux immigrants du Midland à Paris ou aux Syriennes à Lawrence, peu de Canadiennes françaises ont déclenché une migration familiale en chaîne.

Malgré la prédominance des hommes parmi les personnes contacts, la minorité de femmes qui ont assumé ce rôle ne doit pas être occultée. Les sœurs étaient particulièrement importantes dans l'établissement de l'itinéraire des immigrantes qui voyageaient seules. Parmi les 123 migrants que contient l'échantillon que nous avons constitué, à peu près autant de sœurs (14 individus ou 11 %) que de frères (16 individus ou 13 %) sont indiqués comme personnes contacts. Par contre, parmi la minorité d'immigrantes qui voyageaient seules (19 individus), cinq (26 %) ont indiqué leur sœur comme personne contact à Lowell. Tel était le cas de Béatrice Audet, qui a donné le nom de sa sœur, Mary McElroy, comme personne à rencontrer à Lowell. Née à Stanstead au Québec, Béatrice, célibataire de 19 ans, travaillait comme téléphoniste dans son village natal jusqu'à son départ pour les États-Unis à la fin

d'août 1919. Ces données que nous venons d'évoquer portent à croire que la présence d'une sœur à destination, sans doute plus que celle d'un frère, était un facteur déterminant qui a permis à une minorité de femmes célibataires de réaliser seules leur projet d'émigration. Celles-ci ont dû compter sur leurs sœurs déjà aux États-Unis pour leur fournir un soutien moral, une aide pratique dans la recherche d'un emploi et d'un logement ainsi que pour fonder économiquement un ménage en commun. Les frères aussi s'attendaient sans aucun doute à assumer des rôles similaires, mais ils ont probablement répondu aux besoins d'un réseau familial plus large. Il faut également souligner que les immigrantes voyageant seules avaient non seulement besoin d'une aide de la part de leurs sœurs, mais qu'elles pouvaient en retour, si elles étaient qualifiées, fournir à ces dernières une aide financière en commençant à travailler immédiatement après leur arrivée à destination. Il est donc possible de conclure que les immigrantes canadiennes-françaises, même quand elles voyageaient seules, ne se déplaçaient pas dans l'isolement. Au contraire, ces femmes, qui faisaient partie intégrante de réseaux familiaux, ont contribué à élargir ces réseaux, d'une manière sélective, selon le sexe.

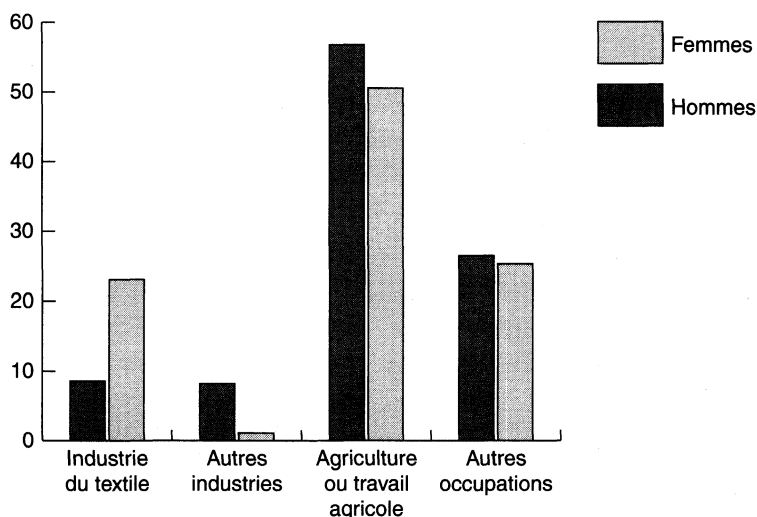
L'expérience de travail des immigrantes

Les immigrantes canadiennes-françaises qui émigrent seules sont plutôt rares, mais l'étude de ces femmes illustre néanmoins l'importance du travail rémunéré dans leur vie et aussi l'importance de leur expérience du travail industriel dans la décision prise par leur famille d'émigrer aux États-Unis.

Parmi les immigrants canadiens-français, un plus grand nombre de femmes que d'hommes travaillaient dans des manufactures avant même de s'établir à Lowell. Selon l'étude de 1909 de la Immigration Commission, alors que la moitié des immigrants et immigrantes canadiens-français avaient travaillé sur la ferme familiale, une proportion frappante de femmes (23 %), mais une minorité d'hommes (9 %), avaient travaillé dans des usines de textile au Canada (voir la figure 2). Ces chiffres montrent que, pour une proportion notable de Canadiens français, de femmes en particulier, travailler dans une usine de textile à Lowell ne représentait pas une rupture, mais plutôt une continuité dans la vie professionnelle.

Il n'y a pas que chez les Canadiennes françaises où le pourcentage de femmes engagées dans une manufacture de textile est élevé. Alors que la plupart des hommes originaires de Grande-Bretagne avaient travaillé comme opérateurs, de nombreux Irlandais ainsi que la majorité des Grecs, des Lituanais et des Polonais avaient été agriculteurs avant d'aller à Lowell. Par contre, une majorité absolue de leurs filles, de leurs sœurs et parfois de leurs épouses avaient été employées dans une manufacture de textile dans leur pays. À Lawrence, au Massachusetts, à peu près à la même époque, on observe des configurations similaires parmi les « nouveaux immigrants » originaires de Lituanie, d'Italie et de Russie, ainsi que parmi de « vieux immigrants » d'Irlande et du Canada français. À partir de ces faits, Ardis Cameron (1993)

Figure 2
Occupations au Canada des immigrants canadiens-français travaillant dans l'industrie du textile à Lowell en 1990 (%)



Source : *Reports of the Immigration Commission : Immigrants in Industries*, vol. X, 1911, p. 243-244.

conclut que les immigrantes avaient précédé les immigrants dans l'acquisition de compétences de travail en industrie, ce qui a amélioré leur capacité de trouver du travail dès leur arrivée à destination. Cameron va plus loin en laissant entendre qu'à Lawrence au tournant du siècle cette situation a renforcé le pouvoir des femmes immigrantes au sein de la famille. Pourra-t-on conclure de même en ce qui concerne la place des Canadiennes françaises de Lowell au sein de leur famille? C'est une problématique qui ouvre la voie à une série de questions méthodologiques et théoriques.

Dans le cas de Lowell, nous savons déjà que, dans les années 1870, les pères et les maris immigrants canadiens-français ont connu, jusqu'à un certain point, une « marginalisation » quand ils se sont trouvés en chômage ou quand ils étaient sous-employés, alors que leurs enfants et leurs épouses avaient trouvé plus facilement du travail dans les usines de textile. Nous savons aussi, à partir de sources d'histoire orale, qu'il y avait des hommes et des garçons qui se chargeaient de tâches domestiques telles que la lessive et le lavage des planchers. Toutefois, en l'absence de preuve déterminante, il est impossible de vérifier si la situation que Ramirez appelle une « déstabilisation des relations hiérarchiques » est oui ou non le reflet d'une modification du pouvoir des femmes au sein de la famille. Aussi nous contenterons-nous de souligner l'augmentation des « valeurs » industrielles acquises par les femmes canadiennes-françaises pour la migration de leur famille, d'une part,

et un changement relativement peu articulé dans la répartition du travail domestique non rémunéré, d'autre part. Ces cas reflètent des relations asymétriques ou un décalage dans l'évolution de la place théorique et réelle occupée par les femmes immigrantes.

L'exemple de Mary-Louise Clermont illustre le cas des immigrantes canadiennes-françaises dont l'expérience de travail constituait un atout pour leurs familles. Mary-Louise travaillait comme tisserande avant de « descendre aux États », à la fin de décembre 1908, en compagnie de ses parents, de deux sœurs et d'un frère. Ses parents et sa sœur Priscilla étaient employés, au Québec, comme journaliers. Annie, son autre sœur, n'avait pas de travail rémunéré et son frère Remeus était désigné comme *loom sweeper*. Le recensement américain de 1920 indique que Mary-Louise était contrôleuse dans une usine de chaussettes. C'était l'un des emplois les mieux payés que les travailleuses canadiennes-françaises pouvaient obtenir dans l'industrie du textile de Lowell à l'époque. Le ménage de Mary-Louise se composait alors de sa mère veuve, qui n'avait pas de travail rémunéré, et de ses deux sœurs qui travaillaient comme façonneuses dans une usine de chaussettes. Remeus avait sans doute quitté le ménage. Ces données longitudinales démontrent que l'expérience industrielle de Mary-Louise comme tisserande, un métier en demande à Lowell au début du xx^e siècle, était, pour une famille dirigée par des journaliers, une ressource indispensable à la réalisation d'un projet familial de migration.

L'expérience de travail au Canada était non seulement importante pour les familles de ces immigrantes, mais aussi pour elles-mêmes. Claudia et Valentine Ducharme avaient travaillé comme opératrices au Québec avant leur départ pour Lowell, en 1919, voyage qu'elles firent non accompagnées de leur famille. L'année suivante, le recensement fédéral des États-Unis indique que Claudia travaillait dans une usine de coton comme finisseuse des velours, un métier relativement bien payé, alors que Valentine travaillait comme domestique dans une famille. Ces données portent à croire que la compétence de travail acquise par les sœurs Ducharme au Canada et leurs perspectives de trouver un emploi à Lowell ont facilité leur migration sans compagnie masculine. Ainsi, les cas de Mary-Louise et de l'une des deux sœurs Ducharme confirment une continuité dans l'expérience industrielle des travailleuses d'« élite » dans l'industrie du textile.

Il y avait aussi des femmes qui n'indiquaient aucune occupation au Québec, mais qui devenaient des travailleuses de l'industrie du textile peu de temps après leur arrivée à Lowell. Le jumelage des données des recensements avec celles des *Border Entries* fournit des exemples de travailleuses industrielles « nouvelles » en apparence, comme Annie Brière. En septembre 1909, Annie, âgée de 36 ans, est allée à Lowell avec son mari, journalier de 33 ans, et trois enfants âgés de dix, sept et quatre ans. À l'arrivée, Annie a répondu qu'elle n'avait pas de travail au Canada. Un an plus tard, le recensement de 1910 indique qu'elle travaillait comme tisserande dans une usine de textile à Lowell. Étant donné que le métier de tisserand nécessite une période de for-

mation pouvant aller de quelques semaines jusqu'à six mois, il est plutôt exceptionnel qu'Annie ait obtenu un tel travail sans avoir d'expérience antérieure. Toutefois, il est possible qu'elle ait appris son métier rapidement entre le moment de son arrivée à Lowell en septembre et la tenue du recensement en avril de l'année suivante. Il est aussi possible que l'indication dans le recensement résulte d'une erreur de la part des agents de recensement, qui avaient tendance à manquer de précision dans la désignation des emplois occupés par les femmes du Québec. Une autre possibilité, plus probable, est qu'Annie Brière avait elle-même négligé de déclarer correctement le métier qu'elle exerçait au Québec. Dans un cas comme dans l'autre, nous estimons qu'Annie avait sans doute eu une expérience de travail industriel au Québec avant son mariage ou ses accouchements, mais qu'elle n'avait pas de travail rémunéré au moment où elle a immigré.

Les exemples que nous venons de citer illustrent le changement et la continuité dans les itinéraires de travail de quelques immigrantes canadiennes-françaises. Lorsqu'elles sont parties des villes et des villages du Québec pour se rendre à Lowell, la plupart d'entre elles ont passé d'un travail agricole à un travail industriel. Une minorité considérable de femmes, plus que d'hommes, avaient travaillé dans un secteur industriel au Québec avant de migrer. Pour ces dernières, travailler dans une usine de textile ou de chaussures n'était pas une expérience nouvelle, mais représentait une continuité, sur le plan du travail.

L'importance croissante du travail rémunéré des femmes pour leur famille immigrante révèle un changement historique dans le processus de migration des Canadiens français. Au sommet de ce mouvement, dans les années 1870 et 1880, le nombre d'enfants au sein d'un ménage, et plus précisément le nombre d'enfants salariés par rapport à ceux qui ne l'étaient pas, est un facteur crucial pour la migration de la famille. Au début du *xx^e* siècle, les femmes commençaient à jouer un rôle plus important dans la prise de décisions au sein de la famille. Ce changement dans la stratégie familiale reflète en grande partie, on peut l'affirmer, une série de transformations radicales qui ont eu lieu sur le marché du travail à Lowell. Ces changements incluent une série de campagnes contre le travail des enfants partout en Nouvelle-Angleterre, les progrès de la technologie et l'intensification des processus de travail dans l'industrie du textile ainsi que la concurrence de plus en plus vive des industries du Sud des États-Unis. Ces circonstances contribuaient au développement des aptitudes. L'expérience de travail des immigrantes canadiennes-françaises dans un secteur industriel au Canada était donc un élément déterminant pour les familles dans leur décision de donner suite à leur projet de migration à une étape précise du cycle de la vie familiale.

Les renseignements tirés des recensements confirment davantage l'importance de la capacité des femmes d'obtenir un travail rémunéré. Au début du *xx^e* siècle, les immigrants canadiens-français à Lowell ont réussi à trouver des emplois mieux rémunérés voire plus réguliers sur le marché du travail dans cette ville. En même temps, une proportion plus grande de leurs homologues

féminines étaient employées comme travailleuses qualifiées ou semi-qualifiées. Cela signifie que, même si les hommes gagnaient la plus grande partie du revenu des ménages canadiens-français à Lowell, les femmes assumaient une part de la contribution qui marquait une différence cruciale dans le niveau de vie familial ainsi que dans la réalisation de leur projet migratoire. Les salaires des femmes ont été davantage mis en valeur lorsque la contribution des jeunes enfants a baissé de façon substantielle. À la lumière de l'importance croissante dans la capacité des femmes à gagner un salaire, il n'est pas exagéré de conclure que l'émigration des Canadiennes françaises a tourné la page d'un chapitre de l'«histoire des enfants» dans les années 1870 à 1880 et de celle de l'«histoire des femmes» au début du xx^e siècle.

Conclusion

Les modes de migration des Canadiens français vers Lowell ont connu des changements remarquables au début du xx^e siècle. Même si la majorité des femmes immigrantes continuaient à voyager en famille, une minorité considérable, incluant des femmes célibataires, se déplaçaient seules vers les États-Unis. Pour ces femmes, la présence d'une sœur à destination était importante. Les femmes ayant des connaissances techniques, une expérience de travail et probablement des liens avec un réseau ont acquis une importance notable dans la décision de leur famille d'émigrer aux États-Unis. Ces changements semblent indiquer que les femmes canadiennes-françaises ont assumé un rôle plus articulé dans le processus d'émigration à Lowell. Est-ce que ce changement traduit une croissance de leur pouvoir au sein de la famille? Cette question pourrait faire l'objet d'une autre recherche.

La valeur accordée à la capacité des femmes de gagner un salaire, mise à part leur participation au marché du travail rémunéré, ne représentait pas un obstacle à leur engagement à s'occuper de leur famille. Il est vrai que des époux ont partagé quelques-unes des tâches ménagères. Toutefois, les femmes continuaient à assumer, de bon cœur ou non, la plus grande part des travaux domestiques au sein de la famille. Et la prise en charge de ces travaux non rémunérés semble demeurer le fondement de la survie de ces familles immigrantes. La conjonction du travail rémunéré et du travail non rémunéré constitue un autre sujet de recherche possible.

BIBLIOGRAPHIE

Allen, James P., «Migration Fields of French Canadian Immigrants to Southern Maine», *Geographical Review*, vol. 62, n° 3, juillet 1972, p. 366-383.

Blewett, Mary, *The Last Generation: Work and Life in the Textile Mills of Lowell, Massachusetts, 1910-1960*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1990.

Cameron, Ardis, *Radicals of the Worst Sort: Laboring Women in Lawrence, Massachusetts, 1860-1912*, Urbana, University of Illinois Press, 1993.

Early, Frances, «French-Canadian Beginnings in an American Community: Lowell, Massachusetts, 1868-1886», Ph.D. Thesis, Concordia University, 1979.

Frenette, Yves, «Macroscopie et microscopie d'un mouvement migratoire: les Canadiens français à Lewiston au XIX^e siècle», dans Yves Landry et al., *Les chemins de la migration en Belgique et au Québec: XVII^e-XX^e siècles*, Louvain-la-Neuve, Éditions Acadia, 1995, p. 221-233.

Gabaccia, Donna, «Women of Mass Migrations: From Minority to Majority, 1820-1930», dans Dirk Hoerder et Leslie Page Moch (dir.), *European Migrants: Global and Local Perspectives*, Boston, Northeastern University Press, 1996.

Hareven, Tamara, *Family Time and Industrial Time*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.

Parr, Joy, «The Skilled Emigrant and Her Kin: Gender, Culture, and Labour Recruitment», *Canadian Historical Review*, vol. 68, n^o 4, 1987, p. 528-551.

Parr, Joy, *Gender of Breadwinners*, Toronto, University of Toronto Press, 1990.

Ramirez, Bruno, «L'émigration canadienne vers les États-Unis, perspective continentale et comparative», dans Catherine Colomp et Mario Mendez, *Amérique sans frontières: les États-Unis dans l'espace nord-américain*, Vincennes, Presses universitaires de Vincennes, 1995, p. 91-113.

Ramirez, Bruno et Yves Otis, «French-Canadian Emigration to the USA in the 1920s. A Research Report», Montréal, Université de Montréal, 1992.

Ramirez, Bruno, *On the Move: French-Canadian and Italian Mi-*

grants in the North Atlantic Economy, 1860-1914, Toronto, McClelland and Stewart, 1991.

Takai, Yukari, «Limited Progress: French-Canadian Immigrant Men Occupational Mobility Within the Segmented Labour Markets of Early Twentieth-Century Lowell, Massachusetts», *Journal of Sapporo International University*, n^o 31, mars 2000, p. 105-114.

U.S. Congress. Senate, *Reports of the Immigration Commission: Immigrants in Industries*, 61st Congr., 2nd Sess., Senate Doc. 633, Vol. 10, Washington, D.C., 1911; Imp. Arno and the New York Times, 1970.

Vicero, Ralph Dominic, «Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900: A Geographical Analysis», thèse de doctorat, University of Wisconsin [Madison], 1968 [c1969], 449 f.

NOTE

1. Je tiens à remercier le professeur Bruno Ramirez et son équipe de recherche de m'avoir permis d'utiliser une partie de leurs don-

nées de recherche tirées des *Border Entries*, qui ont ensuite été complétées par l'auteur aux fins de la présente analyse. Que soit aussi

remercié Niclas Rivian pour l'aide qu'il a apportée à la correction de mon texte.